

Fantaisiste volontaire

Inoubliable Deschiens, acteur de cinéma discret, éditorialiste absurde sur France Inter, Morel fait aussi le chanteur. Avant de tourner dans la France entière, il est allé revoir sa Normandie. Nous l'avons suivi. Par JD Beauvallet Photo David Balicki

Fantaisiste." C'est ce que répond François Morel quand on lui demande ce qu'il fait dans la vie. De la fantaisie, il en fallait pour s'évader de Flers, ville sinistrée par la guerre, devenue, si l'on en croit un récent reportage télévisé digne de *The Wire* (*Sur écoute*), plaque tournante nationale du trafic d'héroïne.

C'est en héros local que François Morel revient à Flers, sa ville de naissance, en ce début de printemps. Sur la scène de la salle polyvalente du Forum, il présente les chansons de son album *Le Soir, des lions...* En ce moment, le fantaisiste est donc plutôt chanteur - voire maître chanteur : sa mère et sa sœur sont dans la salle, ça ne l'empêche pas, au détour de chansons faussement innocentes, de larguer quelques secrets de famille (le cannibalisme, entre autres). Car ainsi va la chanson de François Morel, identique en ce sens à la formidable chronique qu'il tient le vendredi sur France Inter : elle démontre (et démonte) par l'absurde.

Pourtant, même s'il s'avoue très fan des Monty Python (*"Je me souviens d'un spectacle où, à l'entracte, un gars passait dans les travées : il ne vendait pas des glaces mais des albatros"*), François Morel ne semble pas bien comprendre pourquoi on le trouve si absurde. Ses sourcils s'entortillent alors en point d'interrogation : une des mimiques discrètes qui en font l'un des hommes les plus drôles de France. *"Mes premiers souvenirs de l'absurde viennent de textes, notamment un de Jean-Claude Carrière que récitait Bernard Haller : un type montait un escalier et plus il montait,*

plus les marches lui semblaient hautes. Il s'apercevait au bout d'un moment que les marches étaient des lames de rasoir et que chacune le rendait un peu plus petit. Comme chez Raymond Devos ou Jean Tardieu, j'aimais ce mélange entre le jeu sur les mots et l'angoisse... L'absurdité, c'était un moyen de m'évader."

François Morel a compris très jeune qu'il possédait ce pouvoir bien particulier : faire rire. A la maison, il met en scène des adaptations de l'émission phare de la télévision des années 50, *36 chandelles*, imite son présentateur Jean Nohain. *"A l'école, je faisais rire tout le monde avec une tête de faux cul terrible : je restais imperturbable quand les autres se marraient. J'étais le seul à échapper aux punitions. Ça, puis la scène, ça partait sans doute d'un besoin d'être aimé."*

François Morel, très tôt, se prépare. Dans sa chambre d'enfant, il imagine que Jacques Chancel l'interviewe : toutes les réponses sont prêtes, millimétrées, *"très intelligentes"*. Ses premiers pas vers une idée de carrière sont pourtant calamiteux : quand on lui demande d'être drôle à la commande,

François Morel se bloque. *"Je n'y arrivais pas, j'étais sinistre."* Pendant ses études, cherchant le moindre prétexte pour grimper sur scène, il écrit et joue des spectacles en amateur.

Il obtient sa maîtrise de lettres, mais se fait recalier au Conservatoire. A 21 ans,

il rejoint à Paris l'école de théâtre de la rue Blanche où il rencontre enfin des gens aussi surmotivés que lui. Il joue des textes qui lui parlent, comme *Naïves hirondelles* de Roland

Dubillard. *"J'ai débarqué dans un milieu plutôt citadin et bourgeois, je voyais bien qu'avec mon physique, ma façon de parler, ma voix, on aurait besoin de moi : il n'y a rien de pire qu'un campagnard joué par un citadin... J'ai même profité de mes origines sociales, de mon histoire, ça m'a permis de raconter des choses différentes."*

On évoque Tati pour la gestuelle larguée, maladroite, Boby Lapointe pour le non-sens goguenard. François Morel tique : *"Bien sûr,*

tout cela m'a nourri mais j'ai du mal à assumer cette filiation. C'est très convenu, très Télérama de la revendiquer... J'aime bien la tristesse dans une chanson, surtout quand c'est un comique qui la chante. C'est ce que

je préfère chez Lapointe ou Les Frères Jacques." On tente le rock : *"Ça ne me concerne pas. Je suis nul en anglais et j'aime bien comprendre ce qu'on me chante. Non, vraiment, ce n'est pas ma culture."* On tombe d'accord sur Boris Vian. *"Ah oui, lui, je l'adore, l'écrivain comme l'auteur de chansons... J'aime sa liberté. Il inhibe moins que Brassens, mon idole quand j'étais gosse, je le trouve moins écrasant : la chanson, ce n'est pas obligatoirement la messe."*

Organisateur de concerts depuis l'adolescence dans sa petite bourgade de Saint-Georges-des-Groseillers, Morel a très jeune tenté le coup de l'auteur-compositeur-tabouret. *"Mais c'était lamentable. J'ai attendu d'être pété de thunes pour m'offrir de vrais musiciens."* C'est là pourtant qu'il a commencé à donner de la voix.

Parmi tous les noms de chanteurs français qu'on évoque en référence, c'est celui de Bourvil - aussi bien le chanteur bouleversant que l'acteur un peu gauche et poète si bien utilisé par Mocky - qui semble le plus juste. On pense notamment aux chansons sur mesure - à la fois légères et lacé- **///**

A l'école, je faisais rire tout le monde avec une tête de faux cul terrible."

Dans son album, on croise des mambos décalqués, du folklore napolitain de pizzéria Vesuvio, du jazz marlou et de l'easy-listening de sous-préfecture.



Entre les griffes
de l'ours blanc du
musée de la Chasse
et de la Nature,
Paris, avril 2010.



*"Je me suis
posé très jeune
des questions
existentielles :
l'étonnement
constant d'être
au monde."*

PORTRAIT FRANÇOIS MOREL

rées de spleen – que lui taillèrent les géniaux Robert Nyel et Gaby Verlor, comme *Mon frère d'Angleterre*, *Le Petit Bal perdu* ou *Ma p'tite chanson*, trésors absolus où la nostalgie ne sent jamais le rance, où le sépia n'est pas un cache-misère, mais un truc bien vivant, violent même.

Les chansons de Bourvil ont 50 ans, et semblent pourtant être sans âge, l'innocence et l'honnêteté étant rétives aux rides. Celles de Morel pourraient aussi bien être chantées dans un cabaret de la rive gauche que voyager dans les croisières spatiales : rien n'est ici de son époque, d'une époque. On y croise des mambos décalqués, du folklore napolitain de pizzeria Vesuvio, du jazz marlou, de l'easy-listening de sous-préfecture, des envolées oniriques à la Danny Elfman, le compositeur attiré de Tim Burton : elles parlent avec une légèreté glaçante de la mort d'un copain ou des profanations de tombes.

Pour la première fois, hors sans doute quelques refrains dégueulasses et houblonnés pour nazillons lobotomisés, une chanson ose évoquer l'interdit, l'indicible : *Treblinka*. De quel droit ? Morel n'a aucun droit : juste un devoir. "J'ai longtemps douté de cette chanson. J'avais peur de faire mon Jean Ferrat – c'est pour ça que je passe par un personnage pour raconter cette histoire."

Des questions – sur sa légitimité, son statut, sur l'imposture de faire le chanteur –, François Morel s'en pose beaucoup. Il en chante même une, à voix haute, d'une voix d'enfant : *C'est pourquoi qu'on vit ?* Dans ses spectacles, il revient ainsi souvent à l'enfance : les adultes vus à travers le regard pas tout à fait innocent des enfants dans le spectacle *Les Habits du dimanche* ; l'enfance vue par un père – on ne sait pas quel regard est le plus effrayé. "Je puise à la fois un confort et une source d'angoisse dans l'enfance. Je me suis posé très jeune des questions existentielles : l'étonnement constant d'être au monde. Quand je redescends dans l'enfance, j'évite de crever trop d'abcès : je ne veux gêner personne. J'ai mis des proches mal à l'aise, notamment avec ma chanson Papa, et je n'aime pas ça..."

Des enfants, torgnolés à qui mieux mieux par leur mère (la fidèle Yolande Moreau) et leur père (l'impayable Morel), il y en avait dans *Les Deschiens*. De 1993 à 2002 sur Canal+, cette parenthèse insensée créée par Jérôme Deschamps, Macha Makeïeff et leur troupe d'acteurs en Tergal poussa quotidiennement mémé dans les orties.

Dans cette troupe, Morel trouve une famille. Pas un hasard : il n'a écrit qu'une fois dans sa vie une lettre de motivation à un metteur en scène, et c'est Deschamps. "J'aimais le côté rigoureux, polémique et hilarant de son théâtre. Je me souviens d'une pièce où une partie du public sortait en hurlant qu'on n'avait pas le droit de se moquer des handicapés." En guise d'audition, il improvise un monologue monocorde : les interrogations d'un type qui se demande s'il doit être artiste, comme le veut sa mère, ou fromager, comme son père. "Ils sont à la fois consternés et hilares, ils croient que je raconte vraiment ma vie." Il est retenu : il restera avec Makeïeff et Deschamps pendant près de quinze ans, avant de s'affranchir au début du siècle. "Après les Deschiens, j'ai eu peur de rester monsieur Morel de la fromagerie Morel pour le reste de mes jours. Tout m'échappait, c'était assez violent... J'avais besoin de vivre mes propres projets, de les écrire..."

On lui parle alors de sa carrière étrange, discrète, presque réticente, au cinéma : il évoque la pauvreté des scénarios qu'on lui propose. Même s'il avoue garder dans son calendrier "quelques trous, juste au cas où se présenterait une occasion", on sent bien qu'en

remplissant son emploi du temps sur de longs mois à l'avance, il s'organise à sa façon pour rester sur les planches : *Le Soir, des lions...* pendant des mois, mais aussi en parallèle le numéro de duettistes doux-amer avec Olivier

Saladin dans la pièce *Bien des choses*. "Je me sens moins à ma place sur des plateaux de cinéma. Je n'ai pas été assez regardant, je n'ai peut-être pas pris le cinéma suffisamment au sérieux. Mais je trouve cette économie trop brutale : en une semaine, un film se retrouve piétiné, éjecté. Sur scène, je peux construire au fur et à mesure. Je préfère cet artisanat."

Il revient alors à la question initiale : qu'est-ce que vous faites dans la vie ? "Je suis un homme de spectacle, je suis bien sur scène. C'est le moyen que j'ai trouvé pour vaincre ma timidité. Quand je joue, je me dépasse enfin, je suis à ma place." Une concitoyenne de Saint-Georges-des-Groseillers le reconnaît, l'interrompt, et lui demande de signer des autographes. "Excusez-moi, j'écris mal, vous n'aurez qu'à recopier", dit-il en lui rendant sa feuille. Pas mal pour un homme qui ne se trouve pas absurde. ■

Album *Le Soir, des lions...* (Polydor/Universal)

Tournée dans toute la France

/// www.francoismorel.com

Les Inrockuptibles numéro 753 / 5 mai 2010 47

L'ABORDAGE PRÉSENTE



27^{ème} édition
EVREUX HIPPODROME

VENDREDI
BABYSHAMBLES
PONY PONY RUN RUN
INFECTIOUS GROOVES
BANG BANG ECHE
LES TAMBOURS DU BRONX
THE BLACK BOX REVELATION
BROTHER ALI feat. BK-ONE
DAN LE SAC vs SCROOBIUS PIP
MONOTONIX
DARK HORSES
JEFF LANG
DANGER
TRIGGERFINGER
JAMAICA
QUADRICOLOR

SAMEDI
THE BLACK KEYS
BLOODY BEETROOTS
DEATH CREW 77
RENAN LUCE
SUICIDAL TENDENCIES
THE JIM JONES REVUE
CHOKEBORE
THE PHANTOM BAND
CURRY & COCO
FM BELFAST
SHINING
INVASION
TV GLORY
THE PATRIOTIC SUNDAY
...

lerock.org



TARIFS 1 jour 35 € / 2 jours 48 €
Etudiants, Lycéens, Adhérents Fnac : 2 jours 40 € (hors frais de location)
LOCATION Fnac, Carrefour, Géant, Système U - Intermarché 0932 68 36 22 (0,34 €/min)
www.fnac.com, www.ticketnet.fr, digitick.com et points de vente habituels
Camping sur place. INFO : 02 32 31 86 80